

LA CLAVETINE

LA CLAVETINE

LA CLAVETINE

Pour la deuxième année, en liaison avec la ville de Blois et avec le soutien de la DRAC et du Conseil régional du Centre, ACIR (l'Agence régionale pour le livre et les médias) organise

"Les Ambassades, rencontres internationales de littérature de langue française"

Dans ce cadre la Médiathèque de Romorantin-Lanthenay accueille

Jean-Marie Laclavetine
écrivain

le vendredi 15 avril 1994

Jean-Marie Laclavetine

Né à Bordeaux en 1954
Vit actuellement à Tours.
Ecrivain, traducteur, lecteur chez Gallimard



A publié

"Les Emmurés". Gallimard. Prix Fénéon
"Loin d'Aswerda". Gallimard. Prix littéraire de la vocation
"La Maison des absences". Gallimard
"Donnafutaga". Gallimard. Prix Valéry Larbaud
"Conciliabule avec la reine". Gallimard
"En douceur". Gallimard. Prix François Mauriac
"Rabelais". Christian Pirot.
"Gens d'à côté". Christian Pirot.
Photographies de Jean Bourgeois
"Entre Loire et Garonne". Préface. Christian Pirot

A paraître

"Le Rouge et le Blanc". Gallimard. Avril 1994.

Lauréat de la Bourse du Conseil Régional du Centre
1993.

EN DOUCEUR

Extraits

D'un tempérament doux, Vincent Artus n'avait jamais tué que sa femme. Béatrice n'était d'ailleurs pas son épouse aux yeux de la loi, mais ce détail ne changeait rien au malaise qu'il éprouvait lorsqu'il venait à se remémorer le pénible épisode de la forêt d'Hayra.

A cette époque, Artus ne vivait pas encore dans un camion. On pouvait lui rendre visite rue des Cinq-Diamants, à la Butte-aux-Cailles, dans un appartement qu'il partageait avec cette femme brune, vive, menue et un perroquet blanc à queue rose.

De Béatrice, il ne restait plus aujourd'hui que la musique d'un prénom : elle avait depuis longtemps abandonné sa chair à la diligence nécrophage de toutes sortes de larves, insectes, volatiles ou reptiles, dans un ravin peu et mal fréquenté des montagnes Pyrénées, près de Roncevaux....

...On le connaissait bien, le docteur Artus. On connaissait sa silhouette de quadragénaire aux cheveux et aux yeux gris, toujours drôlement vêtu ; on savait qu'il buvait du thé, qu'il s'installait souvent le matin à une table du fond, près du flipper, pour y rédiger ce qu'on supposait être son courrier, et prodiguait les bienfaits de sa science tous les après-midi au dispensaire de la rue de l'Espérance. Que connaître de plus ? Tout un homme, en somme, fait de tous les hommes, et qui les valait tous, et que valait n'importe qui : simple et forte philosophie des bistrots....

CONCILIABULE AVEC LA REINE

Extraits

Il l'appelle la Der.

Elle infuse dans un bouillon de nuit, à l'angle de la chambre. Il écoute, quand elle dort, ses couinements infimes, et ses chuintements, ses râles, et ses articulations qui craquent.

Elle a surgi avec la violence calme d'un souvenir ; quand, Etienne Fage ne s'en souvient plus. Peut-être l'a-t-elle suivi d'âge en âge, de maison en maison, depuis l'enfance pourquoi pas, jusqu'à cet appartement de la rue Pelée qui héberge ses nuits blanches près d'elle, la Der. Il lui semble pourtant ne s'être aperçu de sa présence que récemment : avoir entendu sa voix au moment où il n'espérait plus entendre sa voix, avoir aperçu dans l'obscurité ses mains terreuses et tourmentées comme des racines, qui tremblotaient.

Dans la journée elle ne se laisse pas voir, et lui-même a trop à faire pour se préoccuper de cette ombre grinçante d'où perle en permanence un flux mince de phrases et de hoquets, pareil au filet de bave au menton des idiots. Il évite, d'ordinaire, sa présence opiniâtre, ses remontrances, ses sarcasmes surtout : la Der est une observatrice impitoyable. La Der sais tout. La Der, toute recluse qu'elle soit, voit tout, ratatinée dans un fauteuil brunâtre qui lui fait une sorte de niche....

...De la Der, il ne parlait jamais. Que pourrait-il dire ? Il ne laisse personne pénétrer dans la chambre, et garde, d'une façon générale, le silence sur les aspects les plus intimes de son existence. Jamais une femme ne dort dans son lit : l'autre ne le supporterait pas. Fage est contraint de s'exiler dans les hôtels où l'amour prend la couleur des papiers peints à médaillons, des couvre-lits galeux, des ampoules anémiques.

Ses amis, qui le pressent de déménager, ne comprennent pas cette obstination de moule agrippée à son rocher. Mais d'amis, il en a si peu...

Etienne tarde, comme toujours, à rejoindre son repaire de papier, ses manuscrits à lire pour le compte d'un éditeur impatient, ses traductions en retard, et surtout les chapitres sans cesse remaniés d'un roman qui se tisse durant le jour, et que la nuit défait.

Il dort peu, irrégulièrement, à fleur de sommeil, comme un sous-marin dont reste toujours émergée quelque partie. De temps à autre il se lève pour rajuster un paragraphe, nettoyer une phrase, épousseter des adjectifs, déchirer une feuille ou échanger quelques mots avec la Der, propos décousus de somnambules dont l'écho tourne en rond dans la pièce, cherchant une issue.

C'est sa vie : une alternance indistincte de jours et de nuits dans le mouvement desquels, ayant toujours un temps de retard, il tâche de ne pas perdre l'équilibre.

DONNAFUGATA

Extrait

...Assis dans le fauteuil immense dont son corps épouse les angles, Monsieur te regarde. Aux fenêtres entrouvertes, les rideaux se gonflent comme des voiles.

Le fauteuil, posé à même le carrelage nu, flotte dans la pénombre de la pièce. Alignées sur des consoles en marbre, sur la crédence, accrochées aux murs, des horloges agitent le silence.

- Une manie, dit Monsieur sans un sourire, les yeux toujours fixés sur toi, et sa main blanche s'élève un moment au-dessus de l'accoudoir avant de rejoindre sa place.

Tu ne sais que dire, attendant, debout, que Monsieur donne une raison à ta présence ici. Sa chevelure blanche s'horripile d'épis rétifs au-dessus d'un visage acéré, creusé de pattes d'oie, de salières, de sillons parallèles dans le fouillis desquels guettent deux yeux décolorés. Il émane de lui une majesté de grand volatile. Monsieur fait corps avec le fauteuil au piétement d'ébène torsadé, Monsieur t'épingle de son regard dans le crépitement continu des horloges. Il est vêtu d'un pantalon blanc, d'un pull gris à col roulé, et porte des chaussures de toile.

Soudain il se lève et s'avance vers toi. Tu es étonnée d'une telle souplesse, étonnée de voir ses articulations se déplier ainsi sans grincer comme de vieux rouages.

- Les présentations sont inutiles. Nous nous connaissons, n'est-ce pas...

Une voix sans âge. Il te prend par le bras, te pousse en avant de lui dans le couloir ; tu le précèdes et tes talons tictaquent sur les carreaux à motifs blancs et noirs. Un escalier en pierre blanche conduit à l'étage ; tu le gravis, toujours guidée par la pression de la main sur ton bras, frôlant les parois où suinte la lumière d'une verrière conique.

Couloirs étroits dont tu ne parviens pas à comprendre le plan, portes fermées, massives et sombres comme des secrets.

- La maison est grande. Il y a beaucoup de pièces vides.

"Nous nous connaissons..." Tu revois cette photo, toujours la même car il n'en autorise pas d'autre, accompagnant les articles dans les journaux et les revues : Monsieur posant devant un mur nu, le regard presque blanc fixant, sourcils froncés, un point à côté de l'objectif, son attention comme brusquement détournée par une vision que le sourire pincé des lèvres et l'écarquillement des paupières laissent présumer essentielle et inespérée. Toujours ce même portrait depuis vingt ans, ou davantage. Le temps ne peut rien contre ce regard-là, qui tout à l'heure te dépouillait avec une égale acuité : un regard qui a traversé tous les âges, et ne s'use pas sur les choses ou les gens.

Tu le connais donc un peu. Ce visage t'est familier, avec ses saillies, ses angles, ses ornières. Souvent déjà il t'a étonnée.

Monsieur ouvre une porte. La pièce est vaste, lumineuse. Une cloison est tapissée de livres, de dictionnaires. À gauche de la fenêtre, un fauteuil noir et haut, identique à celui de la salle des horloges, est orienté en biais de façon que le regard puisse à la fois embrasser la pièce et s'échapper vers l'extérieur. À droite, perpendiculaire à la fenêtre un bureau, noir lui aussi, sur lequel est posé une lampe-champignon en verre lacté.

— Nous travaillerons ici. J'espère que l'endroit vous convient.

Tu te retournes vers lui. Toujours ce regard d'oiseau sous la huppe fumante.

LOIN D'ASWERDA

Extraits

- ... - Quand êtes-vous arrivé à Aswerda ?
- Je n'avais pas vingt ans. Mon père était libraire dans une petite ville du Nord. J'ai habité avec lui jusqu'à sa mort. La vie était très dure là-bas ; quand les gens avaient un peu d'argent ils préféraient acheter du pain plutôt que des livres... Alors le soir, après avoir fermé la boutique, mon père partait travailler au noir, à remplir des paperasses, faire des comptes ou je ne sais quoi, chez un de ces affairistes véreux qui fleurissaient à l'ombre des milices. Il ne parlait presque pas de son travail. Parfois il était payé en liquide, mais le plus souvent avec un kilo de farine ou une livre de sucre que je trouvais au matin posés sur la table de la cuisine ou rangés dans le placard : le salaire de cinq ou six heures de labeur... Ces paquets enveloppés dans du papier journal sont parmi les seuls souvenirs que je garde de lui - je veux dire dans les derniers temps de sa vie. Depuis le départ de ma mère, il s'était enfermé dans un mutisme presque total. Lorsque les "événements" sont survenus, il a perdu rapidement sa clientèle pour les raisons que je vous ai déjà dites : la misère, et puis le fait que vendre des livres n'était plus très bien vu... Tout est devenu très difficile, d'un seul coup. Quant à moi, j'étais un bibelot un peu encombrant qu'il ne savait trop où placer dans sa vie. J'étais pourtant un adolescent, particulièrement calme.

Je n'avais pas d'amis. Je passais mes soirées, après le collège, à le regarder, minuscule entre ces murailles de livres, et à lire, ou plutôt à dévorer tout ce qui me passait sous la main. Quand j'avais des heures libres dans la journée, il me confiait la garde du magasin ; il s'en allait et revenait toujours avec une expression étrange sur le visage. Parfois il portait de gros paquets sous le bras, et descendait à la cave pour les dissimuler, avec des airs de conspirateur que je trouvais à la fois surprenants et un peu ridicules... J'étais à mille lieues d'imaginer que mon père était effectivement une sorte de conspirateur.

- Vous ne vous êtes jamais demandé ce que contenaient ces paquets ?...

... - Vous étiez donc sur le marché...

- Oui, et cette voisine est venue me dire que mon père avait été tué. Bien entendu, je ne pouvais pas rentrer à la maison. Je n'ai donc pas pu revoir la pièce de la cave. Plus jamais je n'ai revu cette maison.

- Comment s'est passé cet assassinat ?

- Mon père était seul dans la librairie. Des voisins ont vu arriver la voiture, un groupe d'hommes en est descendu et ils sont entrés. Ils ont tiré tout de suite, sans sommation. La police est arrivée quelques minutes après leur départ.

- Comment avez-vous fait pour vivre, ensuite ?

- J'ai été recueilli par cette voisine que je connaissais à peine, mais qui par contre, à ma grande surprise, connaissait très bien mon père.

- Que voulez-vous dire ?

- C'est le jour même de la mort de mon père que j'ai découvert une partie de son existence jusqu'alors tout à fait insoupçonnée. C'est cette femme qui me l'a racontée. Elle faisait partie d'un "réseau" très combatif dont mon père était l'un des agents...

... Ma mère...

Elle est partie lorsque j'avais douze ans, parce qu'elle aimait quelqu'un d'autre, je crois. Mon père ne m'a plus jamais parlé d'elle, et elle n'a pas essayé de me revoir par la suite. J'ai eu l'impression qu'avec elle c'étaient les paroles qui d'un seul coup avaient quitté la maison, le bruit des voix : nous nous retrouvions à deux, mon père et moi, dans une prison de silence, une maison qui soudain commençait à vieillir, à se ternir, de craqueler jusque dans l'image que l'on emportait d'elle à l'extérieur, simplement parce que Maman avait cessé de toucher les objets, de donner un sourire à ces pièces sombres. Elle est partie, elle nous a laissé seuls dans une maison trop grande, trop froide, seuls avec ces centaines de livres bien plus vivants que nous, notre seul refuge, notre seul abri contre la détresse qui nous submergeait. Chacun de notre côté nous nous sommes agrippés tant bien que mal à ces bouées de papier imprimé. Nos deux vies se sont alors déroulées, parallèles, dans une demeure où même les bruits paraissaient faux, comme privés de réalité par l'absence de ma mère. Pour parler d'elle les mots m'échappent. Ils sont impuissants à combler le vide qu'elle a ouvert, vous ne pouvez sans doute pas savoir...

GENS D'À CÔTÉ

Extraits

... Il m'en aura fallu, du temps, avant de comprendre et d'aimer la Touraine et ses habitants. C'est que je quittais les Gascons vifs et flexibles pour une espèce inédite de "bons lourdauds" (comme disait Alcuin, ce rhétoricien venu d'Angleterre qui trouvait peut-être les Yorkais plus légers), adeptes réputés du moindre effort et du bien-vivre.

Du temps, pour comprendre que ce que j'identifiais à de la mollesse n'était qu'une forme raffinée d'indolence : "Allez dans cette Turquie de la France, vous y resterez paresseux, oisif, heureux", conseille Balzac à un ami nerveux.

J'ai fini par apprécier cette pesanteur du temps qui passe ici plus lentement qu'ailleurs, cette rondeur générale des gens et du climat, cette absence d'aspérités et de rudesse. Ici, même la pierre est tendre ; les enfants la creusent avec les ongles.

Les hommes, d'où qu'ils soient, ressemblent aux paysages qui les ont vus naître. Dans le monde entier, une osmose se crée entre la terre et ses habitants, selon la conformation particulière des sols et des cieux. La Touraine aux vallons paisibles, aux hivers indulgents, aux couleurs pâles en camaïeu, produit des "fainéants sublimes" et des vins qui se boivent tout seuls...

Interview au
MAGAZINE LITTERAIRE

Mars 1994

Extraits

...

M.L. - Votre essai sur La Devinière rompt avec vos précédents livres. Est-ce l'influence de Rabelais ?

J.M.L. - Je ne suis pas exubérant de nature, mais plus ça va moins je suis transi par l'idée d'écrire et de publier. D'où cet ouvrage un peu polémique, plus vif, plus léger. Dans la fiction, j'écrivais à partir d'une tension, qui s'apaise, "En douceur" marquant déjà un pas. Je m'allège et m'égaie, habité de plus en plus par l'idée banale que la vie est courte, et n'a pas beaucoup de sens. Alors pourquoi ne pas aborder les questions essentielles avec légèreté ?

M.L. - D'où votre prochain livre, autour du vin ?

J.M.L. - J'ai toujours aimé les vins, les bordeaux, solennels, ou ceux de Touraine, plus amicaux. Jean-Paul Kauffmann m'avait demandé une nouvelle sur le vin pour sa revue "L'Amateur de Bordeaux", je l'ai écrite très facilement. C'était un moyen de diversion alors que j'étais en situation d'échec devant un roman.

J'ai continué, et je vais publier un recueil de dix nouvelles, "Le Rouge et le Blanc", en abordant chaque fois un thème différent, à travers le prisme du vin. C'est un des moyens que l'homme a trouvé pour arriver à vivre. Noé le premier qui, descendant de l'Arche, s'endormait, saoul, à peine le temps d'avoir planté sa vigne...

Propos recueillis par
Valérie Marin La Méslée

- "La Devinière ou le havre perdu. Rabelais"
C. Pirot

- "Le Rouge et le Blanc"
Gallimard, Avril 1994.